

I

Dimanche 1^{er} août.

« T'es peut-être une jolie nana, mais t'es aussi une vraie conne ! ».

Alors que dans l'air calme de ce premier dimanche d'août, vibrent les trilles des merles qui nichent dans les arbres du jardin, ces propos injurieux d'une si navrante vulgarité continuent à résonner douloureusement à mes oreilles et à hanter mes nuits. Depuis des mois, quand je m'endors, l'insulte imbécile et gratuite submerge presque tous les soirs mon souvenir ; depuis qu'au début du mois de mai j'ai quitté ce qui fut l'enfer d'un lycée de province.

Pour tenter d'exorciser le mauvais sort qui continue de s'abattre sur moi qui ne suis pas coupable, pour chercher à intéresser le Très Haut à mon chagrin et tenter auprès de Lui d'intercéder pour moi une remise de ma peine, j'essaye, prière gratuite, l'écriture d'un journal intime. Peut-être cela me permettra-t-il de me libérer des pressions intérieures qui m'étouffent, surtout après les événements récents dont je voudrais comprendre le sens. Quand j'étais adolescente, j'ai, comme la plupart des filles à cette époque de leur vie, tenu un petit journal aussi vite abandonné que débuté. Quand on est plus âgée, c'est souvent dans les moments difficiles de la vie intime qu'apparaît le besoin de confier à la page blanche, comme à un alter ego, ses soucis et ses angoisses. On attend de sa plume, fidèle confidente, attention, indulgence et peut-être absolution ; pour moi, cela semble bien être le cas maintenant. Si l'écriture d'un journal intime aide à comprendre la vie, sa vie, alors il faut raconter cette dernière sur son

cahier personnel. Et puis, je suis curieuse de voir quelle allure a ma vie étalée par moi sur la page blanche. Le journal intime est un double, mais quand je le relis c'est un peu comme si je lisais celui d'une autre.

En sautant sur la petite table de jardin un peu boiteuse où j'écris, Pompon, le chat de la maison, a bousculé papiers et crayons. Je n'ose pas pester après lui de peur de détériorer un peu plus nos rapports qui ne sont pas excellents. Il s'est assis sagement sur un coin de la table, bien droit sur son derrière et ses pattes de devant. C'est le chat de ma fille Isabelle – je ne sais pas pourquoi je dis cela puisque personne, à part moi bien sûr, n'est censé lire ce que j'écris. Elle en prend un soin jaloux et elle pense qu'il lui en est reconnaissant ; mais comment savoir avec les bêtes ! Personnellement je n'aime pas trop les animaux domestiques, chats et chiens, et encore moins tous les nouveaux compagnons que s'inventent les enfants : lapins, tortues, hamsters...ou les maniaques de la collection : mygales, serpents, crocodiles...

Immobile au coin de la table, Pompon guette, sans en avoir l'air, mes moindres gestes. On dirait le sphinx aux sentiments impénétrables et pourtant c'est une chose vivante, un chat ! Pourquoi ne sourit-il pas ? Ça faciliterait tellement la communication !

Avant de faire quoi que ce soit d'autre, je veux terminer mon récit. Pompon n'est plus là pour égarer mes pensées dans l'univers des chats ; il est parti en chasse comme un vrai mâle qu'il est !

Après l'accident mortel qui devait enlever Georges à mon affection et à celle de ses enfants, l'exercice d'une activité s'est imposé dès mon retour en France. Ayant tout naturellement renoué avec l'Education nationale pour reprendre du service dans l'enseignement, j'ai été affectée

dans un lycée de la banlieue sensible de Clermont-Ferrand pour y enseigner l'histoire et la géographie dans les classes terminales. Les débuts ont été sans problèmes et, bien que la mentalité et le comportement général des élèves aient considérablement changé depuis mes premières années d'enseignement, je m'en suis accommodée de mon mieux. J'avais loué un petit studio et rentrais toutes les semaines aux Brûlis retrouver maman et Isabelle.

Au souvenir de cette période, peut-être contraignante, mais finalement heureuse, je lève ma plume comme si je craignais de réveiller, en les relatant maintenant, les épisodes douloureux qui ont suivi. En effet, les choses ont commencé à se gâter lorsqu'après une banale remarque faite à un élève de seconde pour un problème mineur de discipline, je me suis vue obligée de sévir. C'est alors que la situation a tourné à l'épreuve de force. Les quelques provocateurs de la classe n'attendaient que l'occasion et se chargèrent de recruter dans d'autres classes. Dès cet instant, j'ai eu droit à toute la panoplie des vexations, injures, menaces, dont on peut accabler une femme seule et sans défense. J'ai su plus tard par les confidences d'un collègue, que ce déchaînement de haine vulgaire et de méchanceté imbécile trahissait un comportement machiste et l'expression de fantasmes sexuels plus ou moins refoulés. Je suis une jolie femme à ce que l'on dit et je le crois volontiers ; j'ai par ailleurs le souci de l'élégance, ma tenue restant prudemment dans le registre « bon chic, bon genre » sans provocation aucune. Tout ceci ne fit en fait qu'aggraver mon cas.

Cette intention manifeste de salir par la parole, cette volonté de bafouer la beauté et la délicatesse, à la limite du viol pur et simple, me donnent encore la nausée quand je les évoque trois mois après. J'ai cherché auprès de mes collègues un appui, mais là aussi j'ai perdu les quelques illusions qui me restaient ; ma situation ancienne auprès d'un mari en mission à l'étranger, situation que l'on jugea

privilégiée, n'a pas joué en ma faveur. Seul le professeur de philosophie a paru me montrer quelque sympathie ; il était célibataire et j'ai vu tout de suite où il voulait en venir. A bout de force et de résistance, au bord de la dépression nerveuse, persuadée que l'enseignement dans ces conditions n'était plus mon affaire, j'ai préféré démissionner. C'est avec amertume, mais sans regret, que, début mai, je quittai mon studio minable et réintégrai le nid familial.

Il est cinq heures. Ecrire le récit de mes déboires provinciaux m'a fait l'effet d'une douche que l'on apprécie d'autant plus que l'on est ou que l'on se sent sale. Tout accaparée par mes souvenirs, j'ai failli laisser passer l'heure du goûter. Maman y veille, car c'est une douceur de son existence à laquelle elle tient beaucoup. Isabelle est venue me le rappeler. Nous allons toutes les trois prendre selon notre humeur une tasse de thé, de café ou de chocolat, en papotant quelques instants. Ensuite chacune d'entre nous reprendra le cours de ses occupations : Maman ses émissions de télé, Isabelle sa lecture dans la chaise longue sous les branches du grand saule pleureur et moi je ne sais trop encore ; j'essaierai de tuer le temps. Si je dois nourrir mon journal, ce sera ce soir ou dimanche prochain pour lui raconter ma semaine. Je doute beaucoup qu'elle soit inoubliable. Jane est partie en vacances et Isabelle va camper en Lozère avec nos voisins. Elle préférerait, c'est certain, camper seule avec des camarades, mais je trouve qu'à quinze ans elle est encore un peu jeune ; en fille sensée elle comprend mon souci maternel de la protéger. Je vais donc me trouver seule, mais chez moi, ce qui est bien moins éprouvant que la solitude de Clermont-Ferrand !...

Avant de me coucher, j'ai relu mon journal ; j'ai eu grand tort, car ma mémoire va me ressasser les grossières

invectives de mes tortionnaires, m'empêchant de trouver le sommeil et me réservant des cauchemars pour la nuit

Dimanche 8 août.

Comme je le prévoyais, cette semaine a été déprimante au possible. Les matinées passent rapidement, occupées pour l'essentiel par les occupations ménagères. Isabelle en vacances comme madame Campion notre aide-ménagère, je suis seule à assurer le service de la maison. Déjeuner, toilettes, courses, puis le repas du midi, la litanie se répète tous les jours inexorablement à l'identique, parfois ponctuée d'un petit apéritif qu'à deux, maman et moi, nous prenons en devisant gentiment. Quant aux après-midi, il faut les tuer jusqu'au repas du soir qu'à sept heures je me dois de préparer.

Depuis les événements de juin dont il faudra bien que je débarrasse mon esprit, je n'ose aller à la piscine, car je ne peux laisser maman seule pendant une heure ou deux et de plus, ni Jane ni Isabelle ne sont là pour m'accompagner. Je ne tiens pas en effet à me trouver en présence de celui qui est pour moi la vivante et regrettable image d'un impardonnable moment d'égarement. Il faudra bien que, là aussi, je confie à mon journal le soin d'exorciser ce dernier démon.

J'ai tout de même pu m'extraire du climat trop anesthésiant des Brûlis en allant vendredi soir écouter à Notre-Dame de Paris le Requiem de Mozart. J'avais pu, pour ma courte absence, obtenir d'une petite voisine un service de « mamie-sitter ». Mais j'avais, en me rendant à Notre-Dame, troqué un cheval borgne contre un aveugle. J'en revins plus déprimée qu'à mon départ. C'est à l'entrée, au milieu de la foule, puis à l'intérieur dans l'assistance nombreuse installée dans la nef et les bas-côtés de la cathédrale, que j'ai pris véritablement conscience de mon

incommensurable solitude. Comme si ce n'était pas assez pour me donner le bourdon, les circonstances de l'écriture du Requiem et le tragique de certaines mesures m'ont poursuivie pendant tout le concert, ainsi que l'image de Mozart ressentant la conviction poignante que cette messe qu'il composait était celle de sa propre mort. Prémonition ? Signe du destin ? Mozart mourra en laissant inachevée sa dernière œuvre. Dans l'état d'esprit où je me trouve, je n'aurais jamais dû aller écouter le Requiem. Je n'y ai pas trouvé l'apaisement dont parlait Julien Green : « ...une sorte de château magique où l'âme peut encore trouver asile qui se sent trop malheureuse. »

Depuis que je suis rentrée de Clermont-Ferrand, je n'ai rien entrepris de vraiment personnel, excepté le dépôt de ma candidature à la direction de la bibliothèque et les contacts correspondants que j'ai été amenée à prendre.

Dimanche 15 août.

Dans la chaise longue, installée sous le cerisier – fort heureusement il a fait beau cet après-midi – je pense aux familles sur les plages ensoleillées du bord de mer, aux couples qui goûtent les joies de la liberté que procurent les vacances et savourent la richesse des découvertes que l'on peut y faire. A ces évocations de la vie épanouie, mon cœur se gonfle du regret et de la tristesse d'en être maintenant exclue, d'être laissée désespérément seule sur le bord de la route alors que s'éloigne la cohorte des gens heureux. En fumant ma cigarette dont la fumée odorante s'élève droit au-dessus de moi, je me perds dans la contemplation des feuilles du cerisier ; que peuvent-elles bien penser en me regardant au-dessous d'elles ?

Sans transition, je me demande ce que je ferais si j'avais la possibilité d'échapper à ma claustration. Mais m'échapper pour quoi faire ? Je ne me vois pas, en ce

dimanche de la mi-août, déambulant seule, désœuvrée, dans des rues quasiment désertes de la banlieue. Je ne me vois pas non plus dans les endroits fréquentés, en butte aux attentions trop intéressées des hommes seuls qui cherchent l'aventure ou bien aux rencontres qui peuvent se révéler dangereuses. Visiter un musée ou assister à un concert, suivre une visite guidée de quelque haut lieu historique ou voyager... peut-être, et encore ! Il faut avoir près de soi quelqu'un à qui parler, car se livrer seule à ces activités sans possibilité d'échange avec un partenaire, en réduit notablement l'intérêt...

J'ai préparé le dîner du soir. Isabelle est rentrée de vacances et au cours du repas m'a raconté ses deux semaines de camping en Lozère, ce qui m'a distraite un peu. Elle et maman ont regardé la télévision. J'ai préféré monter dans ma chambre, la télévision m'énerve parfois et je préfère nourrir mon journal de quelques lignes nouvelles. C'est avec satisfaction que j'en vois grossir le nombre de pages ; j'en caresse, décorée d'arabesques dorées, la jolie couverture bleu-nuit qui me fait penser au livre des mille et une nuits ; j'en feuillette les quelques pages déjà écrites depuis le début du mois et je me surprends à en relire les premières lignes. Curieusement je ne les renie point, pour le moment je n'en ai pas honte, peut-être parce que ce que j'y ai inscrit n'est pas honteux, mais qu'en sera-t-il lorsque je transcrirai sur le papier des pensées ou des sentiments ou des actes inavouables ? En aurai-je le courage ou l'honnêteté ? Les pages ne finiront-elles pas au bûcher ? Et si un jour quelqu'un en qui j'ai une grande confiance me demandait de lui faire lire mon journal, que répondrais-je, que ferais-je ?

Pour éviter de répondre à toutes ces questions j'ai, à la fenêtre de ma chambre, regardé monter l'orage. C'est toujours avec inquiétude que je vois survenir les périls météorologiques : orages et leur accompagnement

d'éclairs, de tonnerre et de pluies diluviennes, tempêtes et ouragans accompagnés de leurs vents dévastateurs. Ces dangers à la fois me fascinent et me saisissent d'une angoisse que j'ai le plus grand mal à contenir. De l'autre côté de la Vallée, les éclairs de l'orage qui s'annonce, illuminent le ciel. Nul bruit alarmant pour le moment, seuls de faibles roulements viennent animer le silence qui, la nuit venue, a investi peu à peu la maison et le jardin.

Cette nuit je sais que je ne vais guère dormir. L'orage va me rejoindre et la tête sous l'oreiller pour ne pas l'entendre, je vais ressasser l'angoisse de mon affreuse solitude.

Ô Georges, mon chéri, pourquoi m'as-tu quittée ?

Dimanche 22 août.

Accompagnée d'Isabelle, je suis allée au marché des Brûlis ce matin. Certains commerçants sont rentrés et avec eux quelques clients du quartier. Les uns et les autres redonnent des couleurs et un peu d'animation aux éventaires. C'est aussi l'occasion entre personnes de connaissance, d'échanger les souvenirs de leurs toutes récentes vacances.

J'ai retrouvé, achetant des fleurs à notre sympathique fleuriste, Madeleine Rivière, une amie de longue date de maman, responsable de la bibliothèque municipale d'O... C'est à son départ en retraite à la fin de l'année, que je dois d'avoir pu poser ma candidature à sa succession. Elle m'a confié que j'avais les meilleures chances d'être retenue pour le poste, mais qu'en cette période de vacances, il ne fallait pas s'attendre à recevoir des nouvelles avant la fin du mois ou le début de septembre. Elle marche avec difficulté, aussi lui ai-je proposé de porter son panier et de la ramener chez elle en voiture, ce qu'elle s'est empressée d'accepter. Un petit arrêt à la maison lui a permis

d'embrasser sa vieille amie et de boire avec elle un doigt de porto.

Parmi les démarches administratives que j'ai dû faire et les entretiens que j'ai dû supporter, il est un de ces derniers que j'ai apprécié tout particulièrement parce qu'il était le fait d'un homme agréable et, il faut bien le dire, séduisant. Conseiller municipal chargé de la culture et de la communication, Jacques Wolfram est un homme d'une quarantaine d'années, élégant, d'allure sportive, cultivé, un peu précieux, mais d'un commerce agréable. J'ose à peine avouer, le rouge au front, que ce charmeur pourrait faire un amant très valable. La rumeur murmure que, bien que marié, notre conseiller n'est pas un paragon de fidélité conjugale, mais il est des qualités qui, lorsqu'on n'est pas célibataire, rendent la vie parfois difficile, n'est-ce pas ? ...

Je me suis efforcée, au premier entretien qu'il m'a accordé, d'être sur mes gardes. Cela n'a pas été chose facile, car je n'ai pas été sans remarquer la forte impression que je faisais sur mon interlocuteur. Il faut dire aussi que, pour l'occasion dont dépendait mon avenir, j'avais particulièrement soigné toilette, coiffure et maquillage. Coquette ? et pourquoi pas. La beauté est un capital dont il est juste de percevoir les intérêts !

Jane doit rentrer de vacances ce soir. Je vais retrouver ma compagne de sortie et des innombrables confidences que nous échangeons en permanence. Jane est une amie si chère – ma seule véritable amie – que je lui dois une place de choix dans mon journal. Si l'intimité complice de nos relations doit être relatée quelque part c'est bien là. Les parents de Jane ont été longtemps nos voisins. Les tournées de concert que, musiciens et solistes renommés, ils entreprenaient, les obligeaient tous les deux à s'absenter fréquemment et pendant parfois plusieurs semaines. C'est

une tante célibataire qui veillait alors sur Jane pendant ces longues absences.

J'ai donc vu Jane, de vingt ans ma cadette, grandir aux Brûlis. Dès le début nous avons été complices et cette complicité, qui n'a fait que se renforcer depuis, s'est transformée en amitié indéfectible. Celle-ci m'apparaît comme un curieux mélange de relations quasi filiales et de connivences féminines. Nous n'ignorons rien de nos amours respectives ni de l'intimité de nos sentiments. L'harmonie de notre relation trouve justification et confirmation dans l'attitude d'Isabelle pour qui Jane est une grande sœur. Aujourd'hui, à vingt-cinq ans, Jane vit avec André un copain de son âge tout aussi gentil qu'elle. Cette liaison ne nous empêche nullement de nous voir quand nous en avons envie et je crois que cette semaine nous aurons – je devrais dire Jane aura – des tas de choses à raconter.

Dimanche 29 août.

Je feuillette les pages de mon journal et je m'étonne de ma constance à le tenir depuis un mois régulièrement chaque dimanche. Faire courir ma plume sur la feuille blanche en y inscrivant des mots et des phrases qui n'appartiennent qu'à moi me paraît une bonne et utile thérapie. Ecrivant pour mon seul plaisir, je ne cherche pas les effets littéraires, mais ayant horreur du travail bâclé, même quand sa motivation est gratuite, j'ai à cœur de soigner l'écriture.

A me relire je constate que semaine après semaine il ne se passe pas grand-chose dans mon existence de tous les jours. Je regrette de ne pouvoir rapporter des événements à la une de ma vie, prétextes à de longues narrations confortant mon plaisir d'écrire. Mais, direz-vous... je m'égare, ces derniers mots m'ont échappé, car le « direz-

vous » n'a pas de sens puisque je suis seule à me lire – un instant j'ai eu l'impression d'écrire à un correspondant imaginaire. Au fait que voulais-je dire ? Ah oui ! je voulais dire que la période des vacances, lorsque soi-même on n'en prend pas, est peu propice aux longs développements ; on n'a vraiment rien à raconter de l'extérieur à soi-même. Heureusement il reste l'intérieur qui, lui, est inépuisable !

Fin août, les services et les commerces, sortant de leur sieste estivale, s'éveillent et reprennent petit à petit vie et couleurs. La bibliothèque municipale a rouvert ses salles mardi dernier et ses rayons attendent les lecteurs de la rentrée. Lorsque je suis allée voir Jane qui venait d'y reprendre son service, il n'y avait pas foule loin de là, aussi avons-nous pu papoter longuement de choses et d'autres. Une remarque de Jane nous a bien fait rire : elle m'a demandé si je tolèrerai ce genre de bavardage quand je serai la patronne de la bibliothèque. Je lui ai alors parlé avec une certaine chaleur de mon entretien avec le conseiller Wolfram. Je ne sais pas ce qu'elle a pu se mettre dans la tête en écoutant ma narration, mais, tout en me regardant sans rien dire, elle a posé sa main sur mon bras comme l'on fait quand on veut tempérer l'excitation de quelqu'un. J'ai ma petite idée là-dessus, mais je n'ai pas le courage d'en parler ce soir. Je me réserve pour une autre page de mon journal quand je serai mieux disposée aux confidences.

Pour en revenir à ce monsieur Wolfram il faudra la prochaine fois que je le verrai que je redouble de prudence dans ma présentation et mon comportement. Et cependant je ne trouve, même en cherchant bien, rien à me reprocher. Trouver un homme séduisant ne veut pas dire désirer coucher avec lui. Mais voilà ! les hommes séduisants sont souvent des chasseurs redoutables dont il est d'autant plus difficile d'éviter les attaques qu'ils sont